

Groupe d'études « Le Sinthome »

le 9 Nov 2012

Via Skype : Jean Brini (à Grenoble),
Nicole Ranély (en Guadeloupe),
Marie-José Emmanuel, Titaua Penot, Geseika Gondolfo, Colette Clérix, Philippe Berté (en Martinique)

J. Brini : Je vous avais proposé de travailler sur un petit morceau de texte. Concernant la méthode que je vous propose d'employer aujourd'hui, c'est celle que Darmon appelle la méthode talmudique. C'ad de prendre ligne par ligne le texte, et de décrypter, de déplier chacune de ses composantes, en essayant de poser les questions que pose le texte. Le texte commence en page 25 __ dans la nouvelle version du Séminaire __, cela concerne Cantor, et je voulais juste reprendre un petit peu ce qui précède. Et si vous avez des questions, n'hésitez à m'interrompre.

Je vais commencer par ce que Lacan dit dans les deux paragraphes précédents, car il y a des choses qui à mon avis permettront de justifier un peu pourquoi il suscite cette interrogation sur Cantor. Je commence à la page 25 où il y a un paragraphe qui commence par parler des philosophes anglais.

Lacan dit qu'il avait un certain nombre de psychanalystes en contrôle, et qu'il y a deux étapes dans le contrôle : premièrement que les analystes débutants « *sont comme le rhinocéros, ils font à peu près n'importe quoi, et je les approuve toujours : ils ont en effet toujours raison* ». Cela est quelque chose d'étrange. Ces jeunes analystes, dont Lacan juge qu'ils travaillent comme le rhinocéros __ ce qui n'est pas très flatteur __, eh bien il leur donne toujours raison. Bon nous allons garder cette question en mémoire.

Et puis « *la deuxième étape consiste à jouer de cette équivoque, qui pourrait libérer du Sinthome, car c'est uniquement par l'équivoque que l'interprétation opère. Il faut qu'il y ait quelque chose, dans le signifiant, qui résonne.* » Là je pense qu'il faut entendre « ils ont toujours raison, c'est une chose ; ça résonne c'est autre chose ». Il utilise l'assonance entre les deux sens du mot *réson*. Il y a plusieurs choses qui dans le texte apparaissent ainsi.

Autre chose étant que « c'est uniquement par l'équivoque que l'interprétation opère », et « l'équivoque pourrait libérer du Sinthome », et chacune de ces phrases isolées a un sens. Et c'est l'ensemble de tout cela qui va nous conduire petit à petit à Cantor.

Ensuite Lacan passe aux philosophes anglais, « *Je les appelle philosophes parce que ce ne sont pas des psychanalystes. Ils croient dur comme fer, à ce que la parole, ça n'a pas d'effet. Ils ont tort* ». Et puis il va directement « *ils s'imaginent qu'il y a des pulsions, et encore quand ils veulent bien ne pas traduire pulsion par instinct* ». Alors ça c'est une vieille histoire, l'histoire de la traduction de *Triebe* par *Instinct* en anglais. Au passage c'est extraordinaire car Lacan nous donne une définition de la pulsion : « *les philosophes anglais ne s'imaginent pas que les pulsions, c'est l'écho dans le corps du fait qu'il y a un dire* » ! Et il rajoute « *mais que ce dire, pour qu'il résonne, pour qu'il consonne* (J. Brini saute ce qui concerne St Thomas d'Aquin) *il faut que le corps y soit sensible* ». En d'autres termes il

introduit la pulsion à partir de ce qui est premier, c'ad le dire. Et cela c'est une autre façon de dire il me semble, ce qu'il a déjà introduit dès le séminaire « ... *ou pire* », c'était *Y a d'Un*. *Y a d'Un* et il y a du dire. Ce sont deux choses qui il me semble méritent d'être rapprochées.

Ensuite, « il faut que le corps y soit sensible à ce dire pour que cela consonne ». Lacan fait allusion au passage au corps, à qq chose qui est présent chez Joyce, Joyce qui était un grand lecteur de St Thomas d'Aquin, il y a une citation de St Thomas qui dit ___ en français ça donne : « *trois choses sont nécessaires à la Beauté : l'intégralité, l'harmonie, et l'éclat* ». Ça c'est la traduction française. Mais c'est beaucoup plus clair avec la version latine : « *Integritas* (l'intégrité), *consonentia* (ce qui a été traduit par *harmonie*, or c'est la *consonance* ». Or Lacan dit que le signifiant *résonne*, puis *consonne* quand il passe à St Thomas d'Aquin lui-même cité par Joyce. « *Pour qu'il consonne, il faut que le corps y soit sensible (à ce dire). Et il l'est c'est un fait !* » Il y a un dire, le corps y est sensible. Et là, pourquoi est-ce que le corps est sensible, est sensible au fait qu'il y a un dire « *c'est parce que le corps a quelques orifices* », il y a une extraordinaire rapidité dans la succession des idées qu'il enfile les unes derrière les autres, et parmi « *les orifices le plus important parce qu'il ne peut pas se bouche-clore, c'est l'oreille, parce qu'il ne peut pas se fermer* ». Lacan parle là de la pulsion invocante que traditionnellement, mais il la relie d'un seul trait, d'un seul mot à deux orifices, l'oreille et la bouche. « *L'oreille ne peut pas se bouche-clore* ».

« *Et c'est à cause de ça que répond dans le corps ce que j'ai appelé la voix* ». Et là on retrouve l'écho, la définition de la pulsion c'est l'écho dans le corps du fait qu'il y a un dire. L'écho dans le corps du fait qu'il y a un dire eh bien c'est la voix ! Eh bien moi j'ai été assez surpris par cette chose-là, la voix a priori on l'entend comme conjointe à la parole, c'ad quelque chose qui serait émis, et Lacan inverse complètement la perspective, en disant que la voix, ce qui fait qu'on parle, c'est un écho. Et quand on y réfléchit, il me semble que c'est tout à fait pertinent. Toute parole qui passe par la voix est un écho. Ce qui répond un petit peu à ce que disait Aristote aussi, il y a souvent une phrase de lui qui est souvent citée « *rien n'est dans l'intellect qui n'a d'abord été dans les sens* ».

Les petits enfants qui ne parlent pas encore, on voit bien que le fait qu'il y ait un dire ils y sont parfaitement sensibles, mais que l'écho est entrain de se forger.

C'ad que notre énonciation est par conséquent d'abord l'écho du fait qu'il y a un dire.

Ensuite il y a une formulation que le regard sur laquelle je voudrais passer assez rapidement, sauf sur le point où Lacan parle du regard comme d'une concurrence, une concurrence à la voix, c'ad qu'il met en concurrence la pulsion scopique et la pulsion invocante, en disant que c'est plutôt gênant et que par exemple un obsessionnel est quelqu'un qui est tellement capté par le regard que la pulsion invocante passe au second plan. Il dit « *l'obsessionnel c'est qq chose de l'ordre de la grenouille qui veut se faire aussi grosse que le bœuf* ». Et c'est là qu'il dit que la concurrence éminente du regard à la pulsion invocante, c'est la forme. Et il nous donne une définition de la forme, c'est extraordinaire puisqu'une forme c'est qq chose d'extrême variée, il y a la forme des objets, la forme du sens de la beauté, la forme musicale, etc. eh bien lui, il nous ramène tout ce qui est de l'ordre de la forme au sac, à la bulle, c'ad à qq chose qui se compte, et c'est là qu'il va basculer sur Cantor.

Voilà tout le cheminement qui va des analystes qui fonctionnent comme des rhinocéros, et

nous mène à la question de ce sac. Ce sac qui donc est associé au regard, à la forme, à la pulsion invocante. Je ne vous l'ai pas fait remarquer tout à l'heure, mais quand il parle du corps et qu'il dit que la pulsion c'est l'écho dans le corps du fait qu'il y a un dire, mais que ce dire il faut qu'il consonne, eh bien la citation de St Thomas d'Aquin à laquelle il se réfère, c'est quand même une citation je vous le rappelle où trois choses sont nécessaires à la Beauté. Donc la question c'est la Beauté. Les trois choses étant *integrita, consonentia, claritas*. Or là encore *claritas* qu'on aurait tendance à traduire par « la clarté », non c'est l'éclat. *Integrita* est traduit par « Intégralité ». Franchement définir la Beauté par ces trois attributs c'est en soi-même déjà une énigme. Mais une énigme à laquelle Lacan ne s'attaque pas, il cite simplement la consonance, et la consonance est qq chose en liaison avec la voix, bien on va la retrouver en liaison avec le regard, et avec la forme.

Tout ça pour introduire le passage qu'on avait le projet de déplier, et sur lequel on a l'impression que Lacan change complètement de sujet. Et il commence avec cette idée de la référence à Cantor : « *Le sac, en tant qu'il s'imagine de la théorie de l'ensemble, telle que l'a fondée Cantor, se manifeste, voire se démontre __ si toute démonstration est tenue pour démontrer l'imaginaire qu'elle implique __, ce sac dis-je, mérite d'être connoté d'un ambigu de un et de zéro, seul support adéquat de ce à quoi confine l'ensemble vide, qui s'impose dans cette théorie* ».

Reprenons cette phrase, qui contient un grand nombre de choses. Excusez-moi, je parle tout seul, après cet exercice de talmudisme, de dépliage ligne à ligne du texte, je souhaiterais que vous m'interrompiez.

N. Ranély, P. Berté : Ok Jean.

J. Brini : C'est marrant, mais quand on commence à prendre un texte et à le déplier, et en sonder les implications, chacun de nous certainement peut mettre son grain de sel, et proposer ses propres lectures. Ce que j'essaie de faire valoir c'est que ce sont des phrases extrêmement denses, en qu'en les dépliant on peut arriver à un développement pratiquement infini, mais ce qui serait bien c'est que vous m'interrompiez afin que vous mettiez votre propre interprétation au travail. Surtout interrompez moi dès que vous en avez envie.

Alors, « *Le sac, en tant qu'il s'imagine de la théorie de l'ensemble, telle que l'a fondée Cantor* » , alors je suis allé chercher le bouquin de Cantor, qui est traduit ***Sur les fondements de la théorie des ensembles transfinis***. C'est un bouquin que l'on peut trouver encore, c'est un fac-similé, si vous vous intéressez à Cantor il faut le lire. Ce que je voudrais dire c'est que Cantor nous parle dans ce texte qui est le texte célèbre, celui qui a été traduit en français et qui a répandu la théorie de Cantor sur les ensembles transfinis, ce texte ne parle à aucun moment de l'ensemble vide.

Et donc « *l'ensemble vide en tant qu'il s'imagine de la théorie de l'ensemble, telle que l'a fondée Cantor* », en fait cet ensemble vide on le trouve défini de manière beaucoup précise et exhaustive dans le bouquin de Frege que vous connaissez certainement ***Les fondements de l'arithmétique***. Je reviendrai à ce livre tout à l'heure.

Alors « *Le sac, en tant qu'il s'imagine dans la théorie de l'ensemble* » c'est assez étonnant , car l'ensemble tel qu'en parle Cantor, on n'y trouve pas mentionné l'ensemble vide, il est

sous-entendu. Simplement le texte sur la théorie des ensembles de Cantor c'est « *nous appelons ensemble, toute réunion M , d'objets de notre conception n , déterminés et bien distincts et que nous nommerons éléments de M . Et nous écrirons ainsi $M = \{ n \}$ » . C'est comme cela que ça commence, et chaque mot compte là encore.*

« *Nous appelons ensemble, toute réunion d'objets de notre conception, déterminés et bien distincts* », voilà. Alors ça ce n'est pas encore un sac, le sac ne surgit qu'au moment où l'on fait apparaître l'ensemble vide, et l'ensemble vide est clairement défini d'abord chez Frege, mais Frege utilise un autre vocabulaire puisqu'il parle de concept. Mais je vous fais remarquer que « concept » en français, *concapio* c'est « prendre ensemble », je réunis, ce qui est parfaitement cohérent avec la définition de Cantor. Sauf que chez Frege il est question de « *concept sous lequel ne tombe aucun objet* », or c'est ce que non pas Cantor, mais ses disciples vont appeler l'ensemble vide.

Chez Frege on trouve « *le concept sous lequel ne tombe aucun objet* », et ce concept a une définition : $X \neq X$; c'est à dire qu'un objet qui est différent de lui-même, il n'y en a pas. Mais il existe un concept de cet objet-là, cet objet c'est $X \neq X$. C'est ce que va noter Frege, et l'on voit bien que cette définition de l'ensemble vide, qui contient tous les objets qui sont différents d'eux-mêmes, eh bien si on en croit Lacan, cet ensemble vide est l'ensemble de tous les signifiants, puisque tous les signifiants sont différents d'eux-mêmes.

Or l'ensemble de tous les signifiants toujours selon Lacan, n'est pas un ensemble, mais ce qu'il appelle « le Trésor des signifiants » c'est le grand Autre.

Donc on voit parfaitement comment l'ensemble vide défini par Frege, « *le concept sous lequel ne tombe aucun objet* » défini par Frege, plus tard appelé « l'ensemble vide », eh bien rejoint ce qui chez Lacan est tout simplement le grand Autre.

Sauf que dans le cas de la théorie des ensembles, c'est un ensemble, alors que dans le cas de Lacan, ce n'est pas un ensemble, c'est Autre chose.

Donc voilà « *Le sac, en tant qu'il s'imagine dans la théorie de l'ensemble* » , on voit bien que le sac est effectivement décrit par Lacan comme imaginaire, non sans raison, parce que dire qu'il n'y a pas d'objet différent de lui-même, c'est qq chose qui est le fruit de l'imagination de Frege, et ensuite de Cantor, et de toute la théorie des ensembles.

Continuons, « *se manifeste, voire se démontre__ si toute démonstration est tenue pour démontrer l'imaginaire qu'elle implique* ». C'est quoi ce truc ? Vous entendez l'ambiguïté , on peut l'entendre « si pour toute démonstration nous considérons qu'elle est là pour démontrer l'imaginaire qu'elle implique » , elle est tenue par quelqu'un, tenue pour, je tiens quelqu'un pour ce qu'il déclare par exemple. Mais on peut entendre ça « si toute démonstration est tenue, est faite, est effectuée pour démontrer l'imaginaire qu'elle implique ». Cette ambiguïté est très certainement délibérée chez Lacan : toute démonstration, soit « elle est tenue pour faire ça », soit « elle est effectuée pour faire ça ». Mais pour faire quoi ?

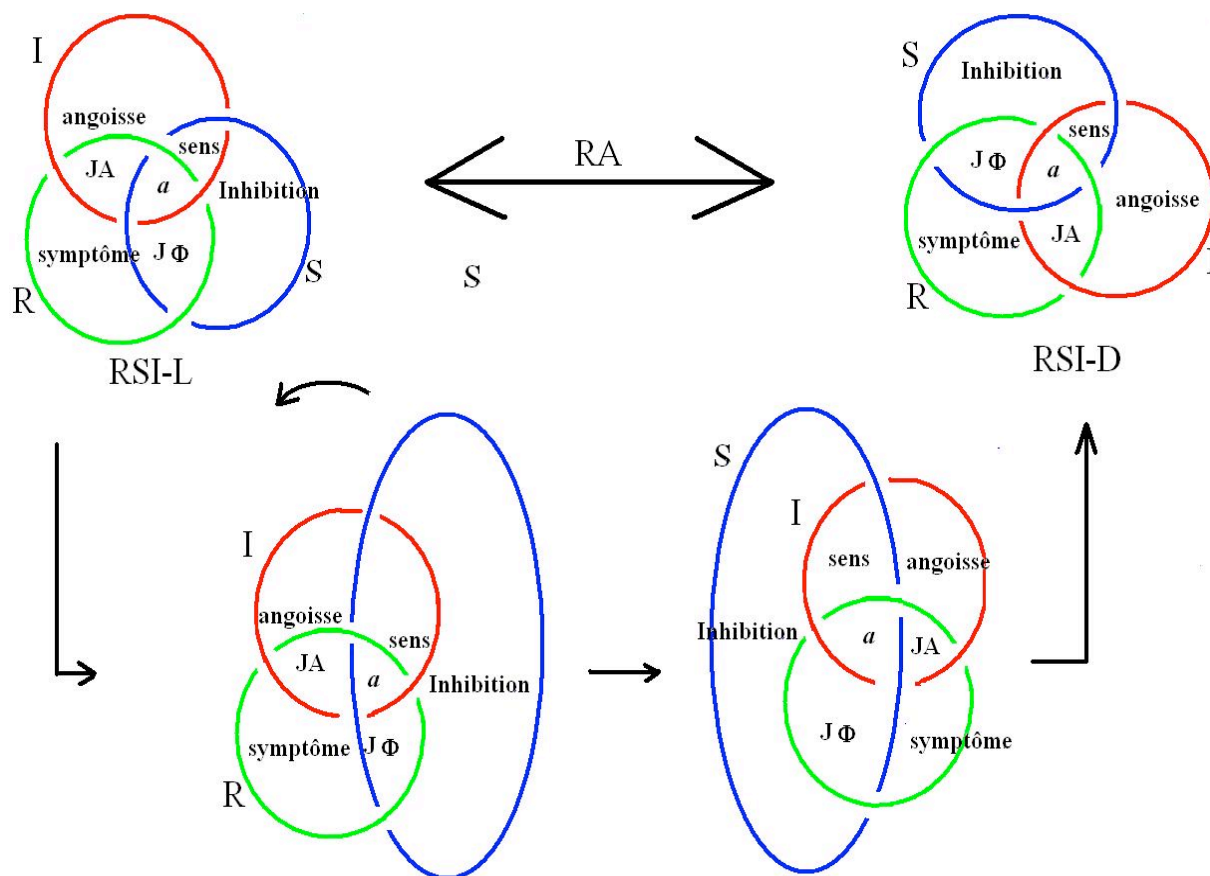
P. Berté : Jean, on pourrait faire un jeu de mots par rapport à *démonstration*, puisque dans *démonstration* il y a *monstration*. On retourne à cette dimension de l'Imaginaire, où la démonstration est finalement prise dans l'Imaginaire des mathématiciens.

J. Brini : Oui tout à fait, alors une petite allusion, il y a quelque chose d'absolument

immense qui est la théorie de la démonstration. Il y a des démonstrations qui sont à la Hilbert, celui qui a voulu mécaniser la démonstration, la rendre complètement formalisée. Alors que Lacan tient beaucoup à maintenir de l'imaginaire dans la démonstration, « *la démonstration dans la mesure où elle est tenue pour démontrer l'imaginaire qu'elle implique* » c'est-à-dire que la démonstration va toujours au-delà d'une simple suite de caractères qui se déduisent mécaniquement.

Dire qu'une « *démonstration implique l'imaginaire* » cela veut dire que Lacan a rapproché entre eux le Symbolique de la démonstration et l'Imaginaire qui nécessairement est lié à cette démonstration. Et là on comprend mieux pourquoi il parle du sac, le sac est quelque chose que l'Imaginaire implique ce que dit Frege, c'est-à-dire « *concept sous lequel ne tombe aucun objet* ». Lacan dit d'accord il y a cette définition formelle $X \neq X$, eh bien l'imaginaire que nécessairement nous allons associer à cette définition c'est tout simplement le sac.

Bon vous voyez comment cela se déploie, et effectivement ce que tu disais Philippe sur la question de la monstration, c'est tout un problème que nous allons rencontrer en permanence dans la théorie des nœuds. Un exemple tout simple : pour passer d'un nœud borroméen lévogyre, à un nœud borroméen dextrogyre, il y a qq chose de très simple à effectuer, c'est ce qu'on appelle un retournement d'anneau.



Le nœud est lévogyre car R est au-dessus de S, et S est au-dessus de I, donc on tourne dans le sens inverse des aiguilles d'une montre.

Dans la figure suivante j'ai tout simplement transformé le rond bleu en ovale.

Dans la 3ème figure le même rond bleu transformé en ovale, je l'ai retourné comme une page, et il se retrouve maintenant de l'autre côté. C'est ce qu'on appelle « le retournement d'anneau ». Et le nœud borroméen est maintenant dextrogyre. Alors ça c'est assez admirable.

Ce que je voulais souligner c'est la notion de monstration, c'est-à-dire que là je montre qq chose qui est une affirmation : pour transformer un nœud lévogyre en un nœud dextrogyre, il suffit d'effectuer un retournement d'anneau.

Une monstration : on comprend bien, on voit, mais ça ne constitue pas une démonstration en ce sens que ce n'est pas une suite de phrases écrites dans un certain langage, c'est une suite de figures. Mais une monstration ça rend évident qq chose pour notre esprit, à savoir le théorème : pour passer d'un nœud lévogyre à un nœud dextrogyre on fait un retournement d'anneau.

Alors nous arrivons à la fin de notre phrase, vous voyez ce que ça donne quand je déplie : « *Ce sac dis-je, mérite d'être connoté d'un ambigu de un et de zéro, seul support adéquat de ce à quoi confine l'ensemble vide qui s'impose dans cette théorie* ». Alors le sac, qu'est-ce qui mérite d'être connoté d'un ambigu de un et de zéro, c'est le sac. Le sac dont il rappelle que c'est le seul support imaginaire de l'ensemble vide. Et l'on peut rajouter la phrase de la fin « *il n'en reste pas moins qu'un sac vide reste un sac* ». Continuons dans le fil du texte « *D'où notre scription S indice 1, S1* ». S1 c'est quoi ? C'est une scription, ce n'est pas une inscription, c'est une façon d'écrire, et il dit « *S indice 1, je précise qu'elle se lit comme ça ; Elle ne fait pas l'un, mais elle l'indique comme pouvant ne rien contenir, être un sac vide. Il n'en reste pas moins qu'un sac vide reste un sac* ». Qu'est-ce que cela peut bien vouloir dire ? Je l'entends comme un développement, à mon avis, de cette histoire de « *Le sac mérite d'être connoté d'un ambigu de un et de zéro* », alors pourquoi « connoté » ? Cela me semble être une allusion à ce que dit Cantor, et Frege aussi d'ailleurs qui est le premier à l'avoir dit : « *le nombre c'est qq chose qui est attaché à un ensemble* ». Je pense que c'est cela, « *connoté d'un ambigu de un et de zéro* », cela veut dire que l'ensemble vide peut être aussi bien considéré comme « ayant pour nombre associé zéro », que « nombre associé un ». Et je vous rappelle l'écriture de l'ensemble vide qui est un zéro barré, \emptyset , dont le nombre est zéro d'après Frege, et l'écriture de l'ensemble à un seul élément qui est un ensemble vide mis entre accolades, $\{\emptyset\}$. Or $\emptyset = \{\emptyset\}$. Donc c'est ambigu car quand \emptyset est un ensemble son nombre est zéro, et quand on le met entre accolades c'est-à-dire qu'on le considère comme un objet, un élément, un objet de notre conception pour citer Cantor, eh bien il constitue à lui tout seul le singleton dont le nombre est un.

A noter qu'on ne peut pas dire que l'ensemble vide c'est le zéro, c'est l'ensemble dont le nombre est zéro. Et l'ensemble vide entre accolades, c'est un ensemble dont le nombre est un. Et ce qui est extraordinaire c'est que Lacan fait le lien avec S1, « *Elle ne fait pas l'un (cette scription du S1), mais elle l'indique* », c'est-à-dire qu'il fait le rapprochement entre « indice 1 », ___ c'est quoi un « indice » ? c'est qq chose qui indique ___, donc on a S comme

signifiant, et il indice 1, en ce sens qu'il indique la possibilité, la possibilité de quoi ? La possibilité qu'un signifiant quand c'est S1 ___ et c'est bien là S1 dans son acception la plus courante ___, le S1 c'est ce qui est mis en position d'agent dans le discours du maître. C'est à dire que c'est un signe qui a priori n'a rigoureusement aucune signification, il est parfaitement de ne rien comprendre, de ne rien contenir. S1 c'est qq chose qui légifère, qui commande, qui décrète, mais qui est qq chose intimement lié au discours du maître, et qui a priori ne contient rien.

Il n'en reste pas moins qu'un sac vide reste un sac. Eh bien il n'en reste pas moins que le signifiant reste un signifiant, même s'il ne contient rien. Et c'est ça le S1, c'est le surgissement du signifiant en tant que tel, qui est susceptible ensuite de se développer en une multiplicité de S2, qui eux sont du côté du (inaudible) on le verra par la suite, mais a priori le S1 lui ne signifie rien par lui-même. Et c'est la raison pour laquelle il est « indice 1 ». Et c'est en raison de l'existence de ce S1 qu'on peut parler de l'ensemble des signifiants comme quelque chose qui est un trésor, où tout peut servir de S1. Vous allez voir les conséquences.

*« Il n'en reste pas moins qu'un sac vide reste un sac, soit l'un qui n'est imaginable que de l'ex-sistence et de la consistance qu'a le corps, qu'a le corps d'être pot ». Ça c'est extraordinaire car dans toutes les versions que j'ai lues, « po » s'écrit « pot », il n'y a aucune raison qu'on ne l'écrive pas « peau ». Et cela ne change rien au sens de ce que Lacan nous expose, à savoir que le corps est un contenant, un contenant éventuellement vide. C'est à dire que ce que nous sommes capables d'appréhender du signifiant c'est quelque chose qui n'est pas séparable de ce que nous sommes capables d'appréhender de notre corps. Et l'on voit bien ce que Lacan poursuit dans cette affaire, même s'il parle de Cantor, il parle de ce que Pierre-Christophe Cathelineau il n'y a pas si longtemps disait de « la greffe du langage sur le corps ». Eh bien là on voit que cette greffe a lieu au point où le corps est conçu comme un contenant, de la même façon que le S1 est conçu comme un contenant, éventuellement vide. Et ensuite on voit bien en quoi ce corps constitué comme un pot, ou comme une peau d'ailleurs, est quelque chose qui peut contenir mais ne contient pas nécessairement, c'est ce qui fait que le langage peut s'agripper, s'arrimer, s'insérer sur ce que nous appelons notre corps, qui n'est rien d'autre que ce que nous en imaginons. Souvenez-vous que le rond Imaginaire dans *La troisième*, Lacan le connote du corps.*

P. Berté : Jean, il me semble que ce que tu nous dis, croise avec le fait que chaque rond, celui de l'Imaginaire, celui du Réel, celui du Symbolique, chaque rond peut-être considéré à la fois comme un zéro et un 1.

J. Brini : Je suis d'accord, et plus tard nous aurons à se coltiner cette discussion, sur le fait que chaque rond peut-être considéré comme un Nom-du-Père, c'est à dire un S1. Chacun des termes Réel, Symbolique, Imaginaire, est en lui-même un S1. Donc chacun d'eux a une existence et une consistance. Ça on le verra par la suite.

P. Berté : Ce qui est aussi particulier, c'est que chaque rond on peut le manipuler ___ comme tu nous l'a montré tout à l'heure ___ et du coup je me disais qu'il est important de manipuler donc à la main les ronds, puisque ça permet de trouver des dispositifs, c'est pourquoi Lacan a fait sans doute autant de manipulations, cela permet de trouver des

dispositifs qui sont complètement différents de ceux que pourraient notre Imaginaire.

J. Brini : Absolument. En même temps on peut tourner les chose autrement puisque Lacan dit bien qu'une monstration ou une démonstration est qq chose qui implique un Imaginaire.

P. Berté : Oui.

J. Brini : « *Toute démonstration est tenue pour démontrer l'Imaginaire qu'elle implique* », càd que Lacan tient beaucoup qu'une démonstration s'appuie elle aussi sur un Imaginaire.

Càd qu'on peut dire en même temps que le nœud borroméen nous permet de faire des choses dont nous n'aurions pas imaginé qu'elles étaient possibles, en même temps « *si on se rompt à ce noeud* », __ à manipuler qui peut être manuel , mais aussi sur ordinateur __ , par exemple je sais qu'il y a des théorèmes sur les nœuds qui ont été trouvés par des aveugles, et je ne sais pas comment font les aveugles pour raisonner sur les nœuds. Est-ce qu'il les tripotent ou est-ce qu'ils y pensent ? En tout cas ils ne les dessinent pas.

Donc la question du mode selon lequel nous pouvons nous rompre au nœud borroméen, cette question reste ouverte. Car effectivement le fait de manipuler le nœud et de le manipuler de façon manuelle, c'est qq chose qui peut nous aider, mais d'un autre côté actuellement je réalise plusieurs figures sur ordinateur et à la longue je finis par avoir l'habitude de faire les nœuds avec le crayon et la gomme du logiciel *Paint*. Il s'agit aussi de manipulations.

P. Berté : Tout à fait.

J. Brini : Ici je reprends pour commenter ce que tu viens de dire Philippe, la représentation du retournement d'anneau.

Eh bien il s'agit d'un retournement de l'anneau Symbolique. Et ce qu'on observe et qu'on aurait absolument pas pu imaginer, c'est que dans le retournement d'anneau qui fait passer du lévogyre au dextrogyre, si on regarde les positions des 4 jouissances (Autre , phallique, sens , objet *a* , etc.), on s'aperçoit que le retournement d'anneau fait une chose bien particulière : elle échange angoisse et sens, elle échange jouissance Autre et objet *a*, elle échange symptôme et jouissance phallique.

Et par exemple comment peut-on échanger de la jouissance phallique contre du symptôme, eh bien précisément dans la cure. Dans la cure quand un patient s'approprie __ jouissance phallique __ un signifiant, pas forcément avec de la signification, un signifiant S1, souvenez-vous que dans le discours analytique, ce que produit ce discours, en bas à droite, eh bien on a S1. Le discours analytique permet au sujet d'articuler et d'élaborer ses propres S1. Il en résulte que cela s'échange contre du symptôme. Cela peut parfaitement se comprendre comme qq chose qui peut se passer dans la cure.

Voilà un exemple de qq chose qu'on ne peut pas imaginer sans avoir fait la manip et avoir subi pas à pas comment ça se passe. C'était juste pour illustrer ce que tu venais de dire Philippe, est-ce que tu serais d'accord ?

P. Berté : Oui, tout à fait.

N. Ranély : Jean, peux-tu préciser ce que tu as dis sur l'échange de la jouissance et du symptôme ?

J. Brini : Dans la cure le sujet part à la conquête et la production de S1, à la conquête de nouveaux signifiants, des S1 de sa propre structure, et de là il peut y avoir action sur le symptôme. Ces signifiants nouveaux en général ne sont pas du tout associés à un sens, ce sont des S1.

N. Ranély : Est-ce que ces S1 sont plus particulièrement articulés à la jouissance phallique ?

J. Brini : Absolument, la jouissance phallique est à la jonction entre le Réel et le Symbolique, càd que c'est hors Imaginaire.

N. Ranély : Cela voudrait dire la jouissance phallique allait céder sous le coup de la cure, qu'elle allait être travaillée...

J. Brini : Elle va être travaillée, et va éventuellement augmenter son domaine, son domaine d'action au détriment du symptôme.

N. Ranély : Ah je voyais cela différemment, que la jouissance phallique n'allait pas battre en retraite, mais se réorganiser, ...

J. Brini : Alors il faudrait que nous en discussions en détail sur ce que nous appelons jouissance phallique, et sur ce qui en relève ou non. Pour moi la jouissance phallique c'est la fonction signifiante. Et augmenter le domaine des S1, c'est augmenter ses capacités à faire usage de la jouissance phallique.

N. Ranély : D'accord.

J. Brini : Effectivement que dans la cure il y ait réorganisation de la jouissance phallique, nous sommes d'accord, mais je ne dirais pas battre en retraite, je dirais le contraire.

N. Ranély : Elle va gagner du terrain par rapport à l'angoisse, par rapport à l'Imaginaire ?

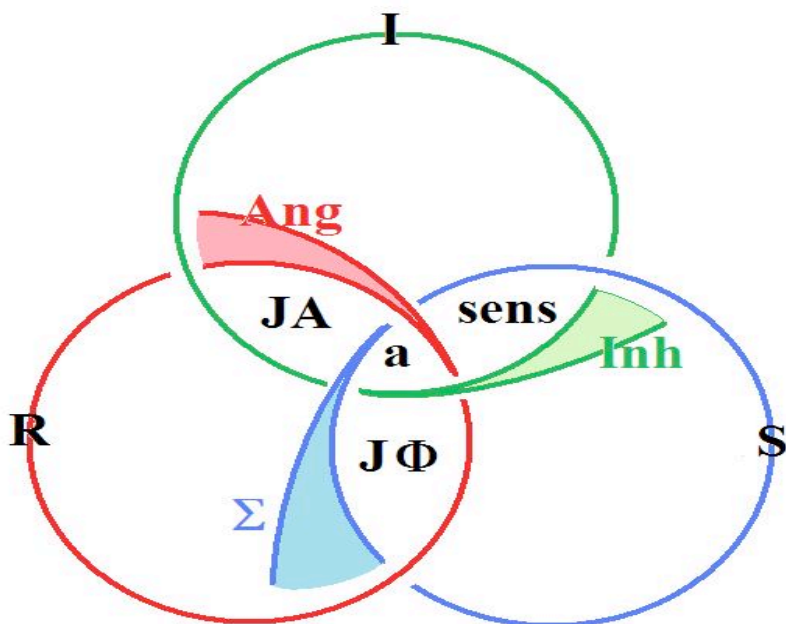
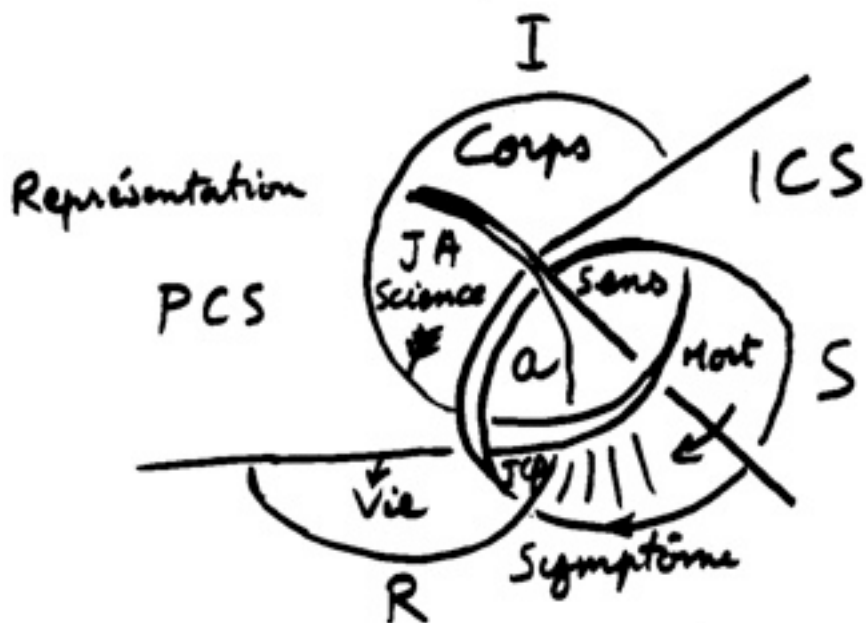
J. Brini : Alors cela est à déterminer. Mais justement sur la technique de lecture et d'interprétation du nœud, on peut parfaitement avoir des interprétations et des lectures différentes. Ce que je voulais simplement illustrer c'est que cette discussion si nous n'avions pas le nœud nous ne pourrions même pas l'avoir.

Que la jouissance phallique soit la mise en œuvre de S1, je pense que c'est tout à fait soutenable. Par contre qu'il y ait échange entre jouissance phallique et symptôme, il faut voir, il faut voir ce que cliniquement on peut associer à cette affaire-là.

Par exemple une autre observation sur le même retournement d'anneau, en haut dans le rond de l'Imaginaire on a le sens, et on a l'angoisse. Le sens et l'angoisse se permutent. Et il est sûr que chez les premières patientes de Freud, les patientes hystériques, quand qq chose de leur symptôme prenait sens avec la remémoration de l'événement qui pouvait avoir donné lieu au symptôme, eh bien on échangeait du sens contre de l'angoisse, le sens gagnait du

terrain, et l'angoisse en perdait.

Mais ce schéma que je vous montre est ancien, et où j'ai abusivement écrit Inhibition, Symptôme, Angoisse, dans des zones, en fait il faudrait être beaucoup plus précis et adopter la notation que Lacan utilise dans *La troisième*.



Donc je ne pense pas qu'il soit utile de continuer sur cette figure-là, mais aller plutôt à celle de *La troisième*.

N. Ranély : Concernant le retournement d'anneau et l'échange qui se produit, on pourrait dire la même chose concernant l'objet *a* et la jouissance Autre ?

J. Brini : Exactement.

N. Ranély : Je suis bien intéressée par ce renversement objet *a* , jouissance Autre, notamment chez les femmes, par rapport au tableau de la sexuation, sachant qu'on pourra le reprendre...

J. Brini : Attendez, ne me donnez pas plus de connaissance que je n'en ai. Je cherche à travers ces figures à illustrer le fait que le maniement du nœud nous permet de discuter d'un certain nombre de questions. Je trouve toujours cela très sympathique et formidable quand quelqu'un vient me donner une question par rapport au nœud, mais je n'ai pas de réponse, je dis simplement que le nœud nous permet ça. Si on voulait vraiment établir une lecture et une interprétation de toutes les variantes qu'il y a de ces retournements d'anneau, et de ces boucles, et de tout ça, eh bien c'est un travail collectif, chacun de nous peut s'approprier un petit secteur de ces interprétations et en faire l'usage dans ses propres cures et propres élaborations. Mais ne me faites pas savoir ce que je ne sais pas. Je livre simplement le pouvoir de la structure du nœud. J'essaye de développer et d'illustrer le pouvoir de la structure du nœud, c'est tout.

N. Ranély : Cliniquement Jean , je te parlais de ce retournement de jouissance Autre et petit *a*, notamment je pense à des femmes chez qui au cours de la cure, on voit tomber l'objet *a* enfant, disons au bénéfice de la jouissance Autre, voilà.

J. Brini : Eh bien, voilà c'est formidable, c'est l'illustration, donc ça peut arriver. L'idée que jouissance Autre et objet petit *a* , puissent s'échanger l'un l'autre, ou que l'un puisse croître au détriment de l'autre, c'est une idée cliniquement pertinente dans certains cas. Tu me fais grand plaisir par ton exemple. Le nœud nous permet de dire ça.

D'autres questions ?

P. Berté : Pour l'instant ça va.

J. Brini : Continuons , « *l'un qui n'est imaginable que de l'ex-sistence et de la consistance qu'a le corps, qu'a le corps d'être pot* ». Et je disais qu'ici Lacan nous donne le moyen d'imaginer pour le coup que le langage et le corps sont intimement greffés l'un à l'autre dans notre constitution de parlêtre. « *Il faut les tenir, cette ex-sistence et cette consistance, pour réelles, puisque le Réel, c'est de les tenir __ d'où le mot Begriff, qui veut dire ça* ». C'est une phrase typiquement lacanienne, puisque c'est un phrase qui se boucle sur elle-même. « *Il faut les tenir (cette ex-sistence et cette consistance) pour réelles, puisque le Réel c'est de les tenir* », comment entendez-vous ça ?

C'est quoi ce « il faut » ? Est-ce une exigence éthique, ou une exigence intellectuelle, ou

logique ? On ne sait pas, puisque sa justification c'est « puisque le Réel c'est de les tenir ». C'est le genre de définition où l'on voit bien que Lacan veut fait tenir qq chose, effectivement, mais il va le faire tenir sans référence extérieure, on pourrait tenir cette phrase pour une tautologie : le Réel c'est de les tenir, donc il faut les tenir pour réels.

Je trouve très difficile à accrocher, sauf qu'il nous renvoie immédiatement à un mot, *Begriff*, qu'il va chercher dans l'allemand, ça veut dire : la griffe, *begriffen* c'est s'emparer de, c'est beaucoup plus violent que tenir, agripper, c'est presque un rapt, et en même temps c'est le mot utilisé en allemand pour dire concept. « Concept » qui est un mot d'origine latine, *capio* veut dire prendre, prendre ensemble. Tout ça ce sont les mêmes racines, et du coup voyons la suite, alors là c'est extraordinaire : « *L'Imaginaire montre ici son homogénéité au Réel, et qu'elle ne tient cette homogénéité qu'au fait du nombre, en tant qu'il est binaire, un ou zéro* », pas mal hein !

Alors en quoi pouvons nous dire que l'Imaginaire est homogène au Réel ?
Vous avez une réponse ? moi j'en ai pas.

P. Berté : Par rapport à la phrase précédente, oui le « il faut tenir », est-ce qu'on ne pourrait dire que Lacan par tout son travail, sur plusieurs années avant ce séminaire, à partir de sa clinique et des ses élaborations, de ses mathèmes, justement il a posé qq chose, il a posé un Réel. Donc il faut le tenir ce Réel.

J. Brini : Voilà, alors il y a une chose en tout cas dont Lacan nous détache complètement, ce serait de dire « il y a du Réel », « il y a du Réel, extérieur, résistant, et à ce Réel nous ne pouvons rien, il est ce qu'il est », c'est tout le contraire, il montre bien que le Réel est qq chose qui comme le reste, comme notre Imaginaire, est qq chose qui résulte du signifiant. Et qu'on peut dire tout à fait légitimement que les Chinois qui habitent la langue chinoise n'ont pas le même Réel que nous autres. Et que les écrivains anciens n'avaient pas le même Réel que nous autres.

Car on a quand même l'idée en général, dans la vie courante, qu'il y a du Réel qui se débrouille très bien sans nous, et qu'il n'y a pas besoin de notre présence, et encore moins de notre parole pour exister, et c'est ce que Lacan conteste complètement.

P. Berté : Oui. Mais aussi le Réel que Lacan a fondé, càd le Réel de l'Imaginaire, le Réel du Symbolique, et on pourrait dire le Réel du Réel, c'est lui qui l'a construit ce Réel-là.

J. Brini : Absolument. Un jour, je crois que c'est dans *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Lacan se fait interrompre par un gars qui le conteste, je ne sais plus sur quoi, sur la philosophie de Hegel, et il répond très sèchement : « *Ecoutez, l'essentiel c'est que je ne me casse pas la figure !* ». C'est exactement ce que tu dis Philippe, il me semble, d'une autre façon. « Je suis entrain de travailler pour vous, j'élabore qq chose et j'essaie de ne pas me casser la figure. Donc il faut les tenir pour Réels ». Est-ce que tu serais d'accord avec ça ?

P. Berté : Tout à fait.

J. Brini : Tu as raison, c'est par rapport à sa propre élaboration que Lacan se permet de dire

« il faut », le « il faut » c'est bien le sien.

Alors « *L'Imaginaire montre ici son homogénéité au Réel* », là je voudrais simplement faire remarquer qu'on ne voit pas très bien ce que veut dire homogène, qu'est-ce que c'est homogène, car un liquide homogène est un liquide où il n'y a pas de solution de continuité, quand vous faites une vinaigrette et qu'elle est réussie, que tout est bien mélangé, la vinaigrette est homogène. Si l'huile flotte au-dessus du vinaigre, le mélange est hétérogène. « *L'Imaginaire montre ici son homogénéité au Réel* » il me semble qu'homogène a ici un sens différent, dans la mesure où c'est homogène d'une certaine manière, ça a la même structure __ c'ad consistance, ex-sistence, et trou __ , mais quand même l'Imaginaire n'est pas identifié au Réel, au contraire ce sont deux ronds qui sont radicalement séparés.

Donc la question que posait Pierre Soury l'an dernier à propos de RSI, « *ils sont pareils, mais ce n'est pas les mêmes* », eh bien c'est très exactement ce dont parle Lacan ici. Ils sont pareils du point de vue de leur structure, mais c'est pas les mêmes quand même. Ça Lacan ne le précise pas, mais je voulais le souligner dans cette phrase là.

« *et qu'elle ne tient cette homogénéité qu'au fait du nombre, en tant qu'il est binaire, un ou zéro* », alors ça c'est encore une avancée de Lacan, parce que « le nombre est binaire », qu'est-ce que cela peut bien vouloir dire ? Enfin on connaît les nombres entiers, les nombres relatifs, fractionnaires, les nombres réels, il y a toute une série de nombres, comment peut-il dire « le nombre », « le nombre il est binaire, un ou zéro » ? A mon avis ça ne peut-être qu'en référence à ce qu'il a dit précédemment, c'ad supprimer le un et le zéro, et tout l'édifice de la théorie des nombres s'effondre. Donc le nombre il découle essentiellement du fondement du un et du zéro, c'ad de ce truc ambigu qui est un sac. En tant qu'il est un sac d'une part, et en tant qu'il peut contenir qq chose ou ne rien contenir, d'autre part. C'est ça « l'ambigu du un et du zéro ».

Ensuite il dit « *il ne supporte le deux que de ce qu'un ne soit pas zéro* » c'ad cette distinction du contenu et du contenant est la seule origine du fait que nous puissions concevoir le deux. Et concevoir le deux, c'est quoi ? Eh bien il me semble que c'est à mettre entièrement en relation avec ce que Freud nous décrit dans le texte *Die Verneinung*. C'ad qu'au démarrage, il y a le jugement d'attribution, et ensuite seulement il y a le jugement d'existence. Le jugement d'attribution étant régi par le principe de plaisir, et que le nourrisson encore *infans* c'ad ne parlant pas, eh bien il me semble que la première faculté que nous décrit Freud à propos du nourrisson, c'est qu'il est capable d'incorporer ou d'expulser. En d'autres termes, de tout ce qui lui parvient le petit sujet, le petit parlêtre ne peut faire qu'une chose « je prends ou je ne prends pas ». « J'accepte, j'incorpore », cela va être mis au crédit du moi, ou alors « je repousse, j'expulse, je rejette », et cela va être au crédit du monde extérieur. Et c'est cette première division là, qui est au fondement du corps considéré comme un pot. Ou comme une peau, c'ad comme qq chose qui peut contenir. Et c'est ça qui fait qu'il y a un *un* et un *zéro*. Et ce n'est que parce que les deux ne sont pas identiques que l'on peut commencer à parler de deux. C'ad que le premier couple c'est Moi et non-Moi.

C'ad « *il ne supporte le deux que de ce qu'un ne soit pas zéro ; qu'il ex-siste au zéro, mais n'y consiste en rien* ». « Qu'il ex-siste au zéro » c'ad ou bien c'est à l'extérieur ou bien c'est à l'intérieur, mais on ne peut pas dire que le sac contienne le un. Le sac est le un, et ce qu'il contient c'est zéro. Voilà comment je l'entends.

P. Berté : Oui Jean. Càd par rapport à ce que tu nous dis, on pourrait penser aussi à la nomination de Lacan : Réel, Symbolique, Imaginaire, càd qu'il y a ce Réel du un et du zéro au départ, qu'après il y a le jugement d'attribution et le jugement d'ex-sistence, et qu'après l'Imaginaire se crée en troisième position.

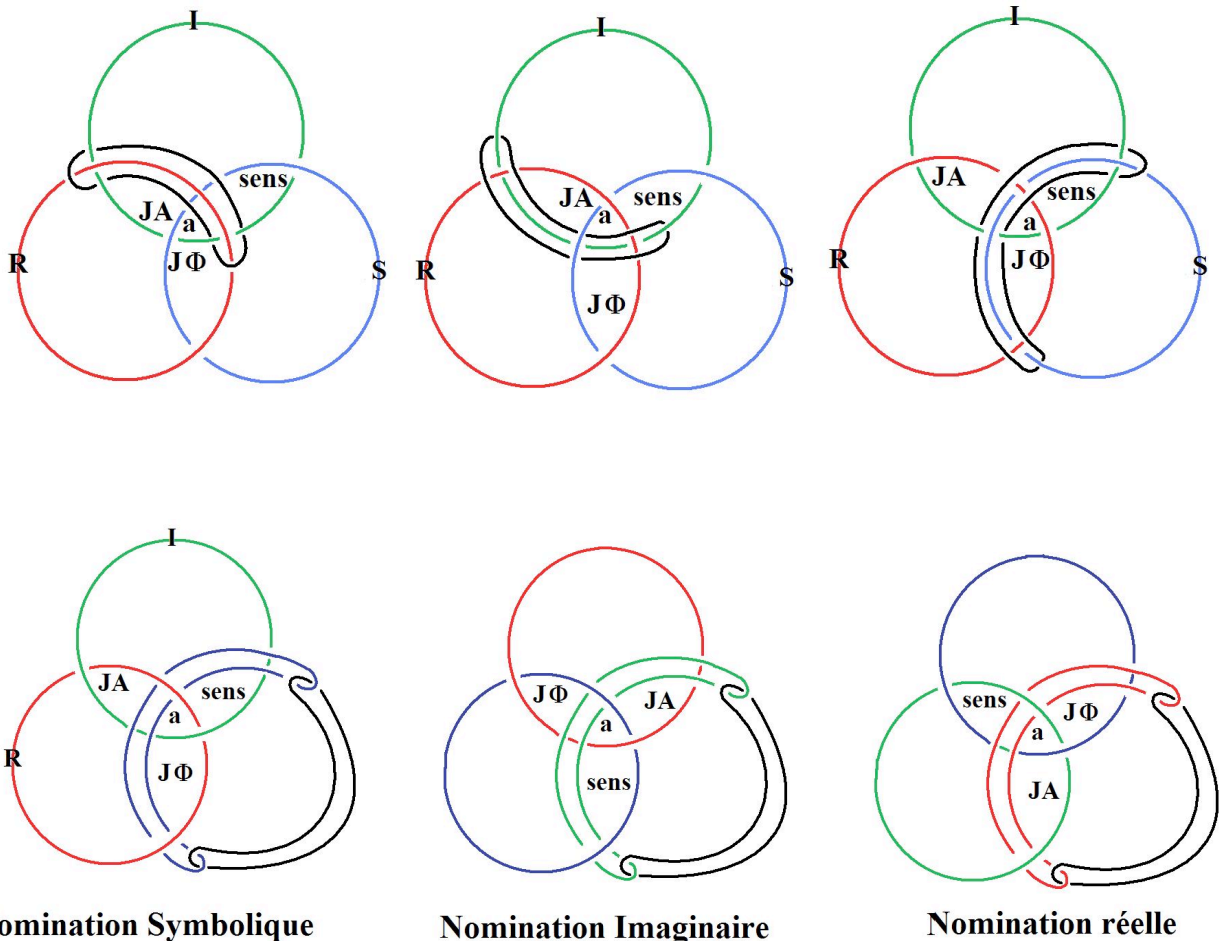
J. Brini : Oui tout à fait. Je suis entièrement d'accord avec ça. Je propose qu'on s'arrête, mais est-ce que vous avez quelques questions ? Mais vous voyez on a fait deux paragraphes.

M-J Emmanuel : Mais c'était très consistant.

J. Brini : Vous voyez combien ça vaut le coup de faire de la lecture « talmudique ». Je trouve ça extraordinairement stimulant.

N. Ranély : Ah oui.

J. Brini : Je voulais vous montrer une figure, elle concerne l'introduction du 4ème rond. L'introduction du 4ème rond comme correcteur.



Voilà, les trois nominations, telles qu'elles devaient être constituées par l'introduction du Nom-du-Père, l'introduction d'un 4ème rond qui vient corriger soit le Symbolique, soit l'Imaginaire, soit le Réel. Et à chaque fois on voit bien que ce dont il s'agit c'est d'un nœud borroméen où le rond Symbolique à gauche, le rond Imaginaire à droite, et le rond Réel en bas. La nomination symbolique où l'on a simplement remplacé le rond Symbolique par quoi, par un cycle constitué d'une part du Symbolique, et d'autre part d'un élément particulier, le 4ème rond, mais qui vient aider, qui vient compléter le Symbolique.

La nomination, quelle soit symbolique, imaginaire, ou réelle, a le même rôle, c'est-à-dire qu'elle vient faire faux-trou avec le reste de la consistance, et former conjointement avec la consistance dans laquelle elle s'insère, un troisième rond. La nomination c'est à chaque fois remplacer un rond par un cycle. Cycle constitué par le rond qu'il y avait plus la nomination. C'est-à-dire qu'il me semble que l'introduction du 4ème rond rend simplement compte que de chacun des registres nous avons la capacité __ nous en tant qu'êtres parlants __ d'extraire, et d'élire un élément. Et cet élément de lui donner un statut particulier, qui dans le cas de la nomination symbolique sera un Nom-du-Père, ou aussi bien un Sinthome.

Dans le cas de la nomination imaginaire, et de la nomination réelle, je suis moins au clair sur le nom qu'on pourrait donner au 4ème rond. Et ça nécessiterait d'aller un peu plus loin, je sais que par exemple concernant la nomination imaginaire c'est-à-dire la figure centrale, vous la voyez ?

Je sais que Jeanne Wiltord a commencé à travailler depuis deux ans, sur cette notion de nomination imaginaire pour décrire un certain nombre de choses qui se passent aux Antilles.

Je voudrais faire une remarque sur cette figure, et puis on va peut-être s'arrêter après, cette figure, j'ai fait un dessin que Lacan n'a jamais fait exactement comme ça, au sens que Lacan quand il introduit le 4ème rond, eh bien jamais il ne place les jouissances, les trois jouissances (Autre, phallique, sens) ainsi que l'objet petit *a* coincé. A partir du moment où il introduit le 4ème rond, eh bien il n'utilise plus la notation qu'il utilisait auparavant avec le nœud à trois. Alors on peut se demander pourquoi, et on peut se demander si simplement il n'a pas eu le temps, et si on est justifié à le faire pour essayer de continuer, et de déplier son travail, ou si c'est une erreur de placer les jouissances quand il y a le 4ème rond. Moi je serai partisan de faire l'essai, de voir s'il y a qq chose à en dire, c'est-à-dire qu'un nœud à 4, ce n'est jamais qu'un nœud à 3, dans lequel l'un des ronds est affecté de nomination. Voilà, je vais m'arrêter.

Les collègues de Guadeloupe et de Martinique : Merci Jean.

Prochaine date de réunion via skype :

le vendredi 14 Déc 2012, 16h30 aux Antilles, 21h30 en Métropole.